

B.P.S.H

108
P 414
n°256

LIBER AMICORUM
LÉO MOULIN

Perelman, Ch

Varia

BRUXELLES

1982



Rhétorique, dialectique et philosophie

Les notions fondamentales de la philosophie sont presque toutes des notions confuses, qui ne prennent leur sens et leur portée que par rapport au système dans lequel elles sont élaborées et précisées. Cette affirmation d'ordre général vaut plus particulièrement pour des notions telles que « rhétorique » et « dialectique », dont nous verrons qu'elles varient selon le système philosophique dans lequel elles sont intégrées.

Pour illustrer ce fait, indiquons, très brièvement, comment ces notions sont comprises chez Platon, chez Aristote et chez Ramus (Pierre de la Ramée), qui a exercé une grande influence en Europe occidentale jusqu'aux environs de 1700.

Pour Platon, à la suite de Zénon d'Elée, la dialectique est une technique essentiellement purgatoire qui, en révélant les contradictions qu'entraîne une opinion (souvent une définition) avancée par l'interlocuteur, oblige ce dernier à se rétracter, à admettre que sa thèse n'est pas défendable. Le but de la dialectique n'est pas de livrer une thèse positive, conforme à la vérité, mais de préparer l'esprit pour une intuition, une *réminiscence*, une évidence, qui garantirait la vérité grâce à la vision retrouvée de telle ou telle partie du monde des idées.

Une fois assuré de la vérité d'une thèse, le philosophe doit la communiquer à d'autres, la faire admettre. Dans ce but, il devra se servir de la rhétorique, conçue comme psychagogie que Platon condamne dans le *Gorgias* et dans le *Protagoras*, quand elle est utilisée sans vergogne par les sophistes et les démagogues, mais dont il fait l'éloge dans le *Phèdre* quand elle est un instrument de propagation de la vérité.

Pour réussir dans son entreprise de persuasion, le philosophe devra connaître les espèces d'âmes auxquelles il adresse son discours, les variétés d'auditoires qu'il veut convaincre et auxquelles il doit adapter son propos. Il faut, par ailleurs, que son discours ait des qualités esthétiques, qu'il soit construit d'une façon organique, les différentes parties du discours s'adaptant les unes aux autres comme les organes d'un être vivant : la valeur artistique aura également un effet de persuasion indéniable.

Ce qui caractérise la dialectique et la rhétorique chez Platon, c'est que ni l'une ni l'autre ne suffisent au philosophe, la première préparant le terrain pour l'appréhension de la vérité (retrouvée grâce à la réminiscence), la seconde servant uniquement à la communiquer à autrui.

Contrairement à la philosophie de Platon, qui est unitaire et entièrement dominée par la recherche de la vérité, celle d'Aristote est pluraliste et distingue, à part l'*Organon*, qui

réunit les œuvres consacrées à la logique et aux questions de méthode, les disciplines théorétiques, pratiques et poétiques. Alors que les disciplines théorétiques visent la recherche de la vérité, les disciplines pratiques (telles que la rhétorique, l'éthique, la politique) nous fournissent des techniques d'action sur autrui (l'action sur les choses étant curieusement négligée), les disciplines poétiques ayant pour but la création d'une œuvre ayant une valeur artistique.

Contrairement à Platon, pour Aristote, toute matière n'est pas objet de science, de savoir démonstratif. Ne peut être objet de science que ce qui est nécessaire et invariable, l'intuition portant sur les éléments simples et les premiers principes. Par contre, ce qui est contingent et variable, tout objet de délibération et d'action, ne peut donner lieu qu'à des opinions plus ou moins raisonnables, plus ou moins plausibles.

Aristote distingue deux espèces de raisonnements, les raisonnements analytiques, démonstratifs, dont les conclusions sont nécessaires ou du moins vraies, et les raisonnements dialectiques dont les conclusions sont plus ou moins défendables, plus ou moins acceptables. Les raisonnements analytiques sont les seuls admissibles pour exposer et démontrer les propositions scientifiques; les raisonnements dialectiques sont ceux que l'on utilise dans les délibérations, les controverses, et dans toutes les assemblées publiques, chaque fois qu'il y a lieu de critiquer et de justifier une opinion. Il n'existe pas de méthode unitaire universellement applicable : « Il serait également absurde, cela saute aux yeux, d'accepter d'un mathématicien des raisonnements plausibles et de réclamer d'un orateur des démonstrations » (*Ethique à Nicomaque*, 1094b).

On voit que, pour Aristote, un champ énorme, celui de la pratique en tout cas, de la morale, du droit et de la politique, ne peut recourir qu'aux raisonnements dialectiques, qu'il étudie dans la *Rhétorique* et les *Topiques*. Alors qu'il analyse, dans les *Topiques*, les techniques de la controverse, celles où il s'agit d'attaquer et de défendre des opinions, dans la *Rhétorique*, il développe celles permettant de persuader, d'influencer un auditoire par des discours.

Aristote n'hésite pas à affirmer que le recours aux *Topiques* est indispensable quand il s'agit d'examiner les premiers principes de toute science (*Topiques*, 101a-b), de les faire admettre par tous ceux auxquels ils ne s'imposent pas comme évidents. C'est ainsi que celui qui nie le principe de non-contradiction pourrait être convaincu par le recours à la rétorsion, qui est un argument *ad hominem*.

Nous voyons ainsi l'affirmation par Aristote de deux domaines, celui de la science et celui de l'opinion, l'un régi par les preuves analytiques, l'autre par les preuves dialectiques, avec une restriction, c'est que les premiers principes dépendent également de preuves dialectiques, quand le recours à l'intuition ne suffit pas pour les fonder.

Sous l'influence des stoïciens et des néo-platoniciens, la logique a été identifiée à la dialectique, au Moyen Age et à la Renaissance, ce qui avait pour conséquence de négliger la distinction essentielle établie par Aristote entre les raisonnements analytiques et dialectiques. Mais, alors que les scolastiques tardifs, les « terministes », s'attachaient surtout, sous le nom de dialectique, à la logique formelle et à l'étude de la structure du discours, une orientation opposée se développe chez les humanistes de la Renaissance, sous l'influence de Lorenzo Valla, de Rodolphe Agricola et de Jean Sturm. Ils ont plutôt tendance à abandonner la logique formelle au profit des topiques et de la rhétorique. Ce n'est pas le cas de Pierre de la Ramée (Ramus). Dans sa dialectique, il examine tant les

HUMANISME

raisonnements analytiques nécessaires que les raisonnements dialectiques qui ne sont que probables; en outre, il y développe la théorie de l'invention et de la disposition, qu'il soustrait à la rhétorique traditionnelle, le tout faisant partie, d'après lui, de l'*ars disserendi*. La rhétorique se limite, dans cette conception, à l'art de bien parler, à l'étude du discours orné, des figures de style et de l'action oratoire: une « Rhétorique » ainsi conçue sera publiée par son ami et collègue Omer Talon.

Le résultat le plus clair de cette conception ramiste, c'est que la notion d'auditoire n'occupe plus la place centrale que lui accordait la rhétorique d'Aristote. Dans sa dialectique, Ramus ne fait intervenir l'auditoire que quand il traite de la « méthode de prudence » opposée à la « méthode de nature ». Celle-ci présente l'ordre du discours conformément à l'évidence et à la nature des choses. La méthode de prudence, par contre, est recommandée quand il s'agit de surprendre l'interlocuteur « fascheux et rétif » en ne lui montrant pas immédiatement où l'on veut en venir. Elle ne convient nullement au développement d'une science, mais uniquement quand il s'agit d'opinion; c'est pourquoi, d'ailleurs, Descartes la néglige dans son *Discours de la Méthode*. Quant à la rhétorique, qui ne traite que des ornements, des figures de style, qui peuvent dans certains cas exciter les émotions et les passions, elle est entièrement étrangère à la preuve et à la persuasion, qui était le centre de la rhétorique aristotélicienne.

Cette dernière conception de la rhétorique — qui pourrait avoir quelque intérêt pour l'historien de la littérature, mais n'en a aucun pour le philosophe — a conduit au mépris de cette discipline chez les romantiques, à sa dégénérescence et à l'oubli dans lequel elle est tombée. Par opposition à cette rhétorique, je voudrais présenter mes propres vues en la matière.

Signalons, pour commencer, que, logicien de carrière, ayant obtenu un doctorat en philosophie avec une thèse sur Gottlob Frege, le fondateur de la logique moderne, j'étais formé dans la perspective du positivisme, de l'empirisme logique, qui voulait limiter les méthodes de la philosophie à celles des sciences déductives et naturelles, celles-ci n'étant conçues que comme mise en forme de l'expérience. Le point faible de l'empirisme logique, c'était son scepticisme, son subjectivisme et son irrationnalisme dans le domaine des valeurs, qui entraînait ses adhérents à nier la possibilité d'une raison pratique, le monde de l'action restant complètement sous l'emprise des intérêts, des passions et de la violence. C'est cette façon de voir que j'avais adoptée encore dans ma première étude sur la justice, rédigée en 1944.

Mais mon tempérament philosophique allait à l'encontre de cette attitude de renoncement. M'étant mis en quête d'une logique des jugements de valeur, je me suis inspiré des analyses entreprises par Frege pour mettre à jour la théorie de la déduction. Mais alors que lui s'était proposé d'analyser les raisonnements des mathématiciens, je me suis donné la tâche d'analyser les raisonnements de ceux qui raisonnent sur des valeurs, pour montrer que telle valeur, tel choix, telle action sont préférables.

Un long travail d'analyse, entrepris en commun avec M^{me} L. Olbrechts-Tyteca, nous a menés, à notre grande surprise, à la conclusion inattendue qu'il n'existe pas de logique spécifique des jugements de valeur, mais que l'on utilise, dans ce domaine, comme dans tous ceux où il s'agit d'opinions, de techniques visant à persuader et à convaincre, longuement étudiées par les Anciens dans les ouvrages intitulés « Rhétorique » et « Topiques ». Alors que la logique moderne était limitée à l'étude des raisonnements

démonstratifs — les raisonnements analytiques d'Aristote — elle avait oublié l'existence de raisonnements dialectiques, ceux où l'on argumente en vue de persuader et de convaincre. Or, il est indéniable qu'il existe un domaine énorme qui échappe au calcul et à la démonstration, celui où l'on délibère et l'on discute, où l'on critique et où l'on justifie, et où l'on se sert de toute sorte d'arguments pour obtenir l'adhésion d'un auditoire.

Cet immense domaine, est-ce celui de la dialectique ou celui de la rhétorique? Nous avons hésité, au début, sur la manière de le qualifier, mais à la réflexion, nous avons opté pour le terme rhétorique : notre *Traité de l'Argumentation* a été intitulé également *La Nouvelle Rhétorique*, pour l'opposer à la rhétorique des figures. L'avantage de cette option, c'est d'attirer l'attention sur le fait que toute argumentation se développe en fonction d'un auditoire et que le « vraisemblable » dont il est question dans les raisonnements dialectiques doit être conçu comme l'acceptable, le raisonnable qui ne peut être défini à l'aide de critères impersonnels, indépendants des esprits qui le jugent. Les figures de rhétorique ne doivent plus être étudiées isolément, en dehors de leur contexte, en n'examinant que leur structure, mais doivent être envisagées en fonction de leur action sur l'auditoire. Il en sera de même pour l'ordre du discours quand il s'agira de présenter « la méthode » ou l'arrangement des arguments en vue d'obtenir le meilleur effet de persuasion. Comme d'autre part, l'argumentation est conçue dans toute sa généralité, d'une façon complémentaire à la logique formelle, à la démonstration et au calcul, tout discours non formel visant à persuader relève, d'une façon ou de l'autre, de la nouvelle rhétorique.

Cette façon d'envisager la rhétorique fait de la dialectique et de la philosophie des variantes de l'argumentation. On dira qu'est dialectique le discours s'adressant à un seul auditeur : un tel discours se présente, sauf dans des cas pathologiques, comme un dialogue, une délibération ou une controverse. Le discours philosophique, par contre, qui est un appel à la raison, s'adresse par excellence à l'auditoire universel : il se veut acceptable par tous les hommes qualifiés pour en juger. Le discours philosophique prétend valoir pour tous, comme l'action morale conforme à l'impératif catégorique de Kant. Les discours scientifiques ne seraient que des cas particuliers d'un tel discours universel, à partir de conventions et de méthodes admises et d'un ensemble de faits qui n'est pas en question.

Nous constatons l'existence d'une multiplicité de discours philosophiques, souvent opposés et même incompatibles. Dans la mesure où ils s'adressent tous à un auditoire universel, ils ne peuvent négliger aucun des auditeurs qu'ils voudraient convaincre ; à moins de le disqualifier pour l'une ou l'autre raison, comme incompetent ou déraisonnable, ils doivent prendre en considération ses objections. Un philosophe, par vocation, doit être ouvert au dialogue. Le prophète, celui qui n'écoute que son Dieu, qui ne connaît qu'une seule vérité, une vérité absolue indépendante de tout esprit humain, pourrait, à la rigueur, ne tenir compte d'aucune objection. Il n'en est pas de même de ceux qui visent le raisonnable, qui s'élabore dans la recherche d'une adhésion de l'auditoire universel. On voit comment la nouvelle rhétorique, devenue l'instrument indispensable du discours philosophique, devrait occuper, à côté du discours formel, tant logique que mathématique, une place centrale dans la formation de notre pensée et de notre culture.

Chaïm PERELMAN.

